

« Les fonctions éducatives de la littérature orale chez les Sanan du Burkina Faso »

Bonjour, je me suis invitée d'autorité, j'espère que je vous intéresserai quand même... Je suis ethnolinguiste, c'est-à-dire que j'ai une double formation, ethnologie et linguistique. J'ai surtout travaillé chez les Sanan du Burkina Faso et j'ai eu de la veine parce que, quand je suis arrivée en 1967, leur société fonctionnait encore sur un mode essentiellement traditionnel. Alors que, si j'étais arrivée dix ans plus tard, la société s'étant partiellement occidentalisée (scolarisation des enfants, passage d'une économie de subsistance à une économie de rente) j'aurais été incapable de faire les recherches que j'ai pu faire, justement, parce que je l'ai vue fonctionner sur son mode traditionnel. Au départ, j'avais été engagée par le gouvernement voltaïque pour étudier les langues afin de mettre au point un système d'écriture pour qu'elles soient enseignées à l'école, ce qui, d'ailleurs, n'a pas été du tout le cas puisque, encore à l'heure actuelle, c'est le français, langue officielle, qui est enseigné.

Quand j'ai débarqué, pratiquement aucune des langues du pays n'était écrite et on m'a dit « vous choisissez la langue que vous voulez ». J'ai donc fait un tour du pays et j'ai choisi la population qui m'a paru la plus sympathique, je m'y suis installée et j'ai commencé à étudier sa langue.

Pour faire cette recherche, très vite, je me suis rendu compte que le meilleur moyen d'avoir des documents authentiques qui n'étaient ni fabriqués, ni des réponses à des questionnaires, c'était d'ouvrir mon magnétophone et d'enregistrer les contes que l'on disait le soir dans l'une ou l'autre concession puisqu'on était en saison sèche, car on n'a pas le droit de raconter en saison des pluies. Cela veut dire qu'on ne raconte que de fin novembre à juin. Or vous verrez que cette pause est importante pour ce que je vais vous dire après sur le rôle du conte dans l'éducation des enfants.

J'étais arrivée avec ma formation universitaire d'occidentale mais, en partageant la vie de ces gens, puisque j'étais au village tout le temps, petit à petit, au fur et à mesure que le temps passait, je me suis aperçue qu'ils ne pensaient pas comme nous qui croyons que nous pensons tous de la même manière. Bref, j'ai réalisé que dans « ces sociétés de tradition exclusivement orale » les gens n'étaient pas simplement des analphabètes (personnes ne sachant ni lire ni écrire dans une société d'écriture), mais qu'ils témoignaient d'un autre choix de vie, d'un autre type de relation au monde et à l'autre dont (et sans doute parce que) le seul outil de communication et de transmission d'une génération à l'autre était *la parole*.

C'est d'ailleurs pour cela que je préfère utiliser l'expression « sociétés de parole » - et non pas « sociétés de tradition exclusivement orale » expression qui peut sous-entendre un manque par rapport à nos sociétés occidentales « de tradition écrite » alors qu'il s'agit d'une différence radicale, d'une autre organisation des relations entre individus, du fait même qu'ils sont constamment et seulement en communication directe avec l'interlocuteur, au contraire de chez nous où la plupart des relations de communication sont indirectes, c'est-à-dire, hors la présence de l'interlocuteur (oralement, téléphone, radio, télévision, par écrit lettre livre, internet). Or cette différence est essentielle.

Un autre dada, au lieu de parler de « littérature orale », je préfère parler de « paroles codées » parce que *littérature* implique *lettre et littéraire*. Or, quand on côtoie ces sociétés de parole, les oeuvres que nous considérons comme de la littérature, de même d'ailleurs que toutes les autres formes d'art, on s'aperçoit qu'au contraire de chez nous : 1) elles ont une fonction considérée comme nécessaire au bon fonctionnement de la société, 2) elles ne sont pas réservées à une élite mais sont partagées par tous ; et cette différence d'attitude à l'égard de ce que nous appelons « l'art » est, elle aussi, essentielle.

En ce qui concerne les contes, on a affaire à un genre codé qui a sa finalité, de même que tous les autres genres qui utilisent le langage : les épopées servent à la transmission de l'histoire, les

généalogies servent à placer l'individu dans une chaîne dont il est l'un des maillons, les proverbes servent à la justice, les devinettes servent au développement des facultés de raisonnement, les contes dont nous allons voir la double fonction servent, par leur message, à exprimer et enseigner les codes de comportement de la société, par leur structure, à aider l'enfant à se développer mentalement.

Chacun de ces genres a donc son utilité, il n'est pas à part et, pour ce qui est du genre conte, il n'y a pas que des artistes qui font et disent des contes. Non, tout le monde raconte et - pour ne pas confondre avec artiste je vais adopter ce que Marc m'a soufflé -, tout le monde *peut être et est narrateur*. Bien sûr, certains racontent bien et d'autres moins bien et, puisque les réunions sont libres, quand on est dans un village et qu'Untel est en train de raconter dans sa concession, tout le monde y va parce qu'on sait que c'est un excellent conteur. Ce qui n'est pas le cas de tous les gens qui content.

Il me faut d'abord expliquer mes séjours et comment j'en suis arrivée à approfondir mes recherches sur la fonction du genre conte.

Comme je l'ai déjà dit, j'ai d'abord passé deux ans et demi chez les Sanan pour apprendre et étudier leur langue. Ensuite, je suis rentrée en France au CNRS dans une équipe dirigée par Geneviève Calame Griaule chercheur africaniste spécialisée dans l'étude des textes de la tradition orale. J'ai donc commencé par préparer ma thèse de linguistique et, pour cela, après avoir travaillé sur mes documents, j'ai à nouveau passé huit mois, toujours dans la même région, pour vérifier mes données.

Ensuite, après ma soutenance, je ne suis retournée en Afrique que 2 ou 3 mois tous les deux ans et ce jusqu'à ma retraite, mais pas seulement au Burkina chez les Sanan, mais aussi au Tchad, au Mali, au Niger, en Côte d'Ivoire, au Cameroun...

Quant à mes recherches, à côté de mes travaux sur la langue en tant que linguiste et sur l'analyse des contes dans le cadre de mon équipe, j'ai essayé de mieux comprendre, d'une part comment fonctionnaient ces sociétés et, d'autre part « comment se faisait l'éducation » quand il n'y avait ni loi écrite, ni école et, surtout, quand on ne possédait comme unique moyen de transmission d'une génération à l'autre que la parole.

Aujourd'hui, c'est de ces deux points dont je voudrais vous parler en prenant pour exemple les Sanan qui sont ceux que je connais le mieux.

Les Sanan sont une société de type patrilinéaire et démocratique, avec un chef de village correspondant à l'aîné du lignage du premier occupant. Dans ce système, deux types de relation ne sont pas discutables. Les relations d'autorité absolue qui correspondent, chez nous à la loi écrite. Chez eux, cette relation s'exerce 1) dans le cadre de la famille étendue, par la génération immédiatement supérieure du côté masculin, c'est-à-dire que vous n'avez pas le droit de remettre en question un ordre donné par votre père, 2) dans le village, par le chef, personne ne pouvant s'opposer aux décisions qu'il prend, pas de discussion possible. Puis, à l'autre extrême, 1) les relations d'affectivité dans le cadre de la famille étendue, vis-à-vis de la mère, de toute famille maternelle et des grands parents paternels, 2) la relation de liberté totale du griot vis-à-vis du chef et les relations à plaisanterie vis à vis de certains étrangers.

. Vous avez donc d'un côté les relations d'autorité, de l'autre les relations d'affectivité, non discutables et, pour vous donner un exemple de l'intelligence de l'organisation de ce type de société, il existe un système qui permet de pondérer les dangers d'une autorité absolue. Supposons que votre père vous gronde et vous punisse, vous trouvez que ce n'est pas justifié mais vous ne

pouvez rien lui dire, alors, vous allez pleurnicher chez votre grand-père ou votre grand-mère à qui vous pouvez tout dire puisque vous êtes en relation d'affectivité avec eux. Vous lui racontez, il vous écoute et il a la sagesse. S'il trouve que la punition est juste, raisonnablement et gentiment, il va vous incliner à l'accepter. Par contre, s'il trouve qu'elle est injuste, comme il est, lui, en relation d'autorité vis-à-vis de son fils, il peut aller lui dire : « non, ça ne va pas, il faut que tu supprimes cette punition » et le fils est obligé de lui obéir. Cela, c'est à l'intérieur de la famille étendue. Mais vous avez le même système à l'intérieur du village avec le rôle du griot vis-à-vis du chef du village. Le griot peut se permettre de plaisanter et de tout dire au chef. Autrement dit, si les villageois ne peuvent pas se permettre de désobéir à un ordre donné par le chef du village, le griot qui a le droit de dire ce qu'il pense au chef, sous forme de chanson, ou autre et le chef de village se verra contraint de revenir sur la décision qu'il avait prise. Ces exemples vous montrent que ces sociétés, quand elles appliquaient leur code de comportement, étaient parfaitement organisées.

Pour en revenir à la fonction du conte, j'ai parlé des deux types de relations non discutables. Mais toutes les autres relations, chez eux, comme chez toute société humaine, sont les relations où les conflits sont générés soit par trop d'autorité, soit par trop d'affectivité. Or, c'est justement cet éventail de relations dont vont traiter les contes au travers de qu'on appelle les variantes d'un même thème. Ces contes décrivent différents types de comportements qui représentent l'éventail des possibles commandés par trop d'autorité ou trop d'affectivité et les conséquences négatives que cela entraîne.

Pour les adultes, c'est en grande partie la richesse des variantes qui va être utilisée. En effet, étant donné qu'on est tout le temps en relation directe avec son interlocuteur, il faut à tout prix éviter le recours à la violence et le conte est un des moyens de l'éviter. Supposez que vous soyez en conflit avec votre coépouse ou avec votre voisin par exemple, ce qui arrive assez souvent, vous allez choisir de raconter une variante de conte qui parle de ce thème et la co-épouse ou le voisin, si elle ou il trouve que votre reproche est injustifié, va pouvoir vous répondre avec une autre variante. Il y a toute une organisation du système pour éviter les dangers du recours à la violence dans les sociétés de parole.

Mais revenons à l'éducation des enfants qui était, comme je l'ai déjà dit, mon sujet principal de recherche. Il faut d'abord faire la différence entre la formation du « faire » et la formation de « l'être ». Dans ces sociétés, alors que l'apprentissage du faire se fait exclusivement par imitation, la formation de l'être - « être individu » et « être social » - se fait par imitation bien sûr, mais aussi à travers toutes les paroles codées et, en particulier, les contes. Et cette formation n'est pas seulement l'affaire de la famille nucléaire ou de la famille étendue, mais celle de toute la communauté qui se considère comme responsable de l'éducation des enfants. Tout individu, dans le village, a non seulement le droit mais le devoir de réprimander un enfant qui se comporte mal. Ce n'est donc pas, comme chez nous, chacun pour soi. C'est certainement une des raisons pour lesquelles, par exemple, on n'a pas besoin de battre ses enfants quand ils font une bêtise, il y a tout le temps un adulte, ou un plus grand, qui se trouve là pour lui dire « ça ne va pas, pourquoi fais-tu ça ? ».

En travaillant sur mon corpus, j'avais donc vu le rôle pédagogique que pouvait jouer les contes pour les adultes comme pour les enfants.

Mais, quand j'ai un peu mieux connu le fonctionnement de la société et que je me suis sentie plus acceptée, j'ai bien senti qu'il y avait autre chose et je leur demandais souvent « bon, d'accord vos contes, vous aimez vous les racontez et les raconter aux enfants, ils vous amusent, ils vous font rêver et ils vous servent aussi à apprendre aux enfants et à rappeler aux adultes le code de comportement, ... mais ne servent-ils qu'à cela ? ».

Au bout d'un certain temps, un vieux, un jour m'a dit « tu sais, les contes, ils servent aussi à apprendre à maîtriser la parole ». Or, pour les Sanan qui croient que ce qui distingue les humains de tous les autres êtres vivants, c'est justement *la parole*, « apprendre à maîtriser la parole » ce n'est pas simplement apprendre la maîtrise de la grammaire et du vocabulaire car il ne s'agit pas de la parole quotidienne, celle que j'appellerai « la parole de phrase » mais de celle qui fait de vous un être humain accompli. C'est-à-dire apprendre à devenir à la fois un être pensant et un être social, car vous comprenez que dans ces sociétés de parole, il est essentiel de savoir bien parler : être capable de faire un discours, de tenir une palabre, certes, mais aussi, savoir écouter, se taire et ne parler qu'à bon escient dans le respect des règles de comportement.

J'ai donc repris mon corpus, - plus de trois cents contes, à peu près le corpus complet d'une population - et je me suis attachée à étudier comment le conte pouvait « apprendre à maîtriser la parole », en centrant ma recherche d'une part sur la façon dont les enfants apprenaient à conter, leur âge, leurs choix, d'autre part, en tant que linguiste, sur la structure interne du conte et, enfin, sur la façon dont les enfants intégraient la syntaxe des contes et leurs messages, en l'absence d'écriture.

Dans ce que j'appellerai les soirées publiques qui regroupent adultes et enfants, j'avais pu constater que des enfants qui étaient encouragés à raconter par les adultes à partir de l'âge de trois ans et demi étaient capables de très bien raconter. Il me fallait donc étudier ce qui se passait dans la case de la mère où les contes sont racontés par la mère ou la grand-mère, mais aussi par les enfants. Là, quand un tout jeune enfant qui commence à apprendre à parler, à deux ans, deux ans et demi, veut raconter parce que tous les autres racontent, il ne raconte pas bien car il est tout petit. On le laisse faire et personne ne le gronde, mais on arrête de l'écouter, c'est tout. L'enfant n'est pas content, il rouspète pendant cinq minutes puis, comme personne ne s'occupe de lui, il rejoint le groupe qui, seulement alors, redémarre à raconter des contes. Ce qui veut dire, par conséquent, que le premier apprentissage, c'est l'apprentissage de l'écoute. L'enfant comprend tout seul que pour pouvoir raconter et être écouté, il doit d'abord apprendre à écouter et à comprendre et mémoriser ce qu'il a entendu. Ici intervient un élément qui est important, c'est la saison des pluies entre deux saisons sèches. Le petit qui s'est rendu compte qu'on ne l'écoutait pas va se taire et redémarrer quand son cerveau se sera développé mentalement pendant les 5 mois de la saison des pluies. Ce que je veux dire par là, c'est que dans l'apprentissage, il y a aussi une connaissance intuitive du développement du cerveau de l'enfant. A la prochaine saison sèche, quand, à nouveau on dit les contes, une ou deux fois, il fera attention car, entre temps, son cerveau a développé ses facultés d'écoute et de mémorisation qui vont lui permettre de se valoriser en racontant bien à son tour. C'est pour cela que l'alternance saison des pluies / saison sèche est importante. Quand il est jeune, disons jusque vers 4-5 ans à peu près, aucune faute de grammaire ni aucune faute d'imagination ne sont corrigées dans la mesure où il respecte la succession des épisodes. Par contre, dès qu'il est un peu plus grand, qu'on sait qu'il est capable de raconter correctement certaines histoires, ce qu'on va lui enseigner, c'est l'enchaînement des relations de cause à conséquence. Donc, à ce moment-là, toujours dans la case de la mère, on lui dit « T'es sûr que tu n'as rien oublié ? » et l'enfant se corrigera lui-même parce qu'il a intégré la nécessité de la succession des relations de causes à conséquence et, par conséquent, acquis la faculté de raisonnement logique.

Dès que la mère voit qu'un enfant est capable de raconter correctement, dans la case, elle le pousse à raconter devant des adultes dans les soirées publiques pour le valoriser au maximum. Vous avez donc un enseignement qui se fait dans le plaisir, en tenant compte du développement mental de l'enfant et en s'appuyant sur son désir d'imitation et de valorisation.

Ce qui est aussi très important, et avec cela je vais en arriver à ce que l'on peut faire ici avec le conte, c'est que dans « ces sociétés de parole », l'enseignement et le message s'inscrivent dans l'inconscient de l'enfant. Rien n'est objectivé. C'est l'enchaînement logique de l'histoire qui vous

impose d'aboutir à la conclusion implicite dans le message. Et ceci est particulièrement vrai pour les contes dont les messages s'adressent plus particulièrement aux enfants, ceux qui sont de l'ordre de l'universel, du genre « tu ne dois pas mentir », « tu ne dois pas être égoïste »... Ces contes ne se concluent jamais par une conclusion explicite, comme nos fables, mais par une pirouette ; « *c'est pour ça que les ânes braient* » ou « *c'est pour ça que les arbres perdent leurs feuilles* » ou « *c'est pour ça que les chiens aboient* » qui n'ont pas grand chose à voir avec les messages. Ceci est subtil et très intelligent si vous y réfléchissez car, puisque le message n'est pas explicite, il ne peut pas donner à l'enfant la possibilité de remise en question. A nouveau, c'est une grande différence avec ce que nous faisons. Il n'y a pas d'objectivation. L'enfant va apprendre le code de comportement de sa société de manière inconsciente, et ainsi, il va se l'approprier à tel point qu'il devient partie de lui-même.

Le conte va aussi l'aider à développer, mais là je n'ai pas le temps d'en parler en détail, sa relation au temps et à l'espace, ainsi que le mécanisme de symbolisation à travers les personnages qui sont utilisés. C'est très intéressant. Selon les contes, les personnages animaux ont des comportements différents, alors que, dans le quotidien, on les considère comme identiques. Par contre, les personnages humains sont stéréotypés, alors que vous, vous savez qu'ils ont des comportements différents. Cette inversion entre le réel et l'imaginaire, va aider l'enfant à acquérir, pour ce qui est de la maîtrise du langage, la maîtrise de l'utilisation du vocabulaire en réalisant que les mots sont à la fois génériques et spécifiques selon le contexte dans lequel ils s'inscrivent. *On retrouve cela dans tous les mécanismes de symbolisation.*

Je voudrais aborder en cinq minutes la différence avec notre type d'éducation et d'enseignement des enfants. Au cours de mes recherches, j'en suis arrivée à la conclusion que le fonctionnement de la société et l'enseignement sont profondément liés aux outils de communication dont on dispose. Je me suis dit « *bon, qu'est ce qu'induit dans notre raisonnement mental le fait que notre enseignement se fasse par la lecture et l'écriture ? Quelle différence y a-t-il entre un enseignement qui dispose de l'écriture et un autre qui ne dispose que de la parole ?* »

Première chose essentielle, l'écriture est un mode de communication indirecte c'est-à-dire, qui s'exprime en l'absence de l'interlocuteur et ceci a une double conséquence. En communication directe le locuteur s'exprime non seulement par le langage, mais aussi à travers son corps et d'autre part il y a échange parce que l'interlocuteur réagit par son corps à votre discours et cela peut vous influencer. . Quand je vous parle ici, moi, je vous vois, et si je vois que vous vous endormez, je vais modifier mon langage. Mais cette possibilité de modification n'existe pas dans l'écriture parce qu'on est en communication indirecte. Vous voyez donc que, par rapport à la parole/ dialogue, vous êtes dans un type de rapport à l'interlocuteur complètement différent. Aussi, l'écriture doit-elle savoir exprimer ce que, en situation de dialogue vous faites passer à travers la voix, le regard, l'expression dans la parole. Or, pour savoir faire passer dans l'écrit, les émotions, pour maîtriser ce mode d'expression, vous devez objectiver ce que vous voulez exprimer et, pour cela, vous devez être un poète ou un bon écrivain. Et, à l'école, on est censé apprendre l'écriture de l'écrivain et non pas l'écriture de la parole quotidienne car, pour développer correctement la pensée à travers l'écriture, même si on n'est pas capable de le réaliser soi-même. il faut qu'on soit conscient qu'il existe une écriture qui sait fait passer l'émotion, autrement dit une vraie maîtrise de l'écriture, celle des écrivains et des poètes qu'on est censé enseigner à l'école.

C'est un peu comme la différence entre les bons conteurs et les narrateurs.

Deuxième point tout aussi important qui a affaire avec le mode de mémorisation nécessairement très différent puisqu'il n'existe pas le support d'un texte auquel on peut retourner en cas d'oubli. Et ce type de mémorisation implique un apprentissage de l'écoute

C'était surtout cela que je voulais vous dire parce que les gens n'en sont généralement pas conscients, alors que c'est absolument essentiel. Quand on parle, ce n'est pas la même chose que lorsqu'on écrit.

Je voulais insister là-dessus car cela me paraît d'autant plus essentiel qu'on en est arrivé à une modification totale des outils de communication dont la plupart sont indirects. C'est-à-dire que des tas d'éléments qui sont aussi de l'ordre de la connaissance sont transmis oralement. Avec, le téléphone, la télévision, la radio, vous avez bien de la communication par la parole, mais elle est indirecte comme l'écrit. Il faut donc apprendre à maîtriser le mécanisme mental qui vous permet de comprendre et de développer votre mode de pensée et de raisonnement dans une communication indirecte.

Or, dans les sociétés de parole, les contes développent vos structures mentales dans une communication qui, quelque part, est partiellement indirecte. En effet, vous pouvez peut-être un peu réagir, mais vous n'interrompez pas le conteur.

Le conte est donc quelque part à cheval entre communication directe et communication indirecte. Le succès des enfants qui font des progrès à l'école à partir du moment où ils sont capables de raconter correctement un conte signifie qu'ils ont intégré les mécanismes de relations de cause à conséquence, la logique de la succession des arguments. Ils écoutent la télévision et ils sont capables de penser et de réagir à ce qu'on leur raconte, ce qui est essentiel dans notre monde. C'est pour ça que je fais tout ce que je peux pour convaincre les enseignants, d'introduire le conte à l'école.

Nicole (Launey) vous a parlé de ses expériences en Guyane où elle a repris ce que j'avais fait dans son collège, ici, en France, au moment où je faisais toutes ces recherches sur la signification de la maîtrise du langage à travers le conte, J'avais fait ces recherches-là, j'en étais au stade des hypothèses et elle a eu la gentillesse de m'ouvrir son collège pour vérifier si je ne me trompais pas. J'avais alors essayé, autant que faire se pouvait, de reproduire exactement ce que j'avais vu fonctionner, c'est à dire plaisir et apprentissage inconscient : aucun commentaire, aucune analyse du conte, rien, il faut que ça rentre inconsciemment. Ça, je voulais le dire, ça me paraissait important puisque beaucoup d'entre vous sont conteurs ou narrateurs, je ne sais pas, en tout cas quand vous racontez dans les écoles : n'essayez pas d'exploiter les contes que vous racontez et n'autorisez pas les enseignants à le faire. Sinon, ça ne servira à rien, ils n'apprendront rien.

Dans le monde actuel, si on ne veut pas courir au mur, il faut que les enfants apprennent à analyser tout ce qu'ils reçoivent indirectement, oralement ou par écrit. Une fois qu'ils ont appris cela à travers la compréhension des messages dans les contes, puisque c'est leur faculté de penser et d'analyser qu'ils ont développé, ils font des progrès à l'école, dans toutes les disciplines, parce que c'est rentré dans leur cerveau.

Je voudrais juste dire un dernier mot qui me paraît important à propos de la distinction entre les conteurs artistes et les conteurs narrateurs. Les conteurs artistes sont des artistes et ils ont tous les droits. Mais si vous voulez que le conte remplisse sa fonction de maîtrise du langage, il faut rester dans le style narrateur, faire écouter beaucoup de contes aux enfants et les leur faire raconter parce que c'est cela qui permet le développement de leurs structures cognitives.